

RUTH FRANCISCO

Salut à toi, ô crépuscule

roman traduit de l'américain
par Elisabeth Luc



actes noirs
ACTES SUD

SALUT À TOI, Ô CRÉPUSCULE

ACTES NOIRS
série dirigée par Marc de Gouvenain

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Los Angeles. Un maçon mexicain découvre un bras de femme sur la plage. Depuis un moment, ce pêcheur volontiers voyeur a repéré Laura, une belle femme qu'il voit évoluer le matin dans sa cuisine.

Il n'est pas le seul à l'admirer. Le patron libidineux de la banque où elle travaille a opéré sur elle quelques tentatives de harcèlement. Scott, son ex, qui refuse d'admettre la rupture, lui rend la vie infernale. Au point qu'elle s'est décidée à suivre des cours d'autodéfense. Et son instructeur en la matière, Reggie, flic de profession, a lui aussi fini par en pincer pour elle.

Mais Laura a disparu. Désir normal d'aller vivre ailleurs, sans forcément prévenir qui que ce soit ? Le Mexicain observe ces gens qui tournaient autour d'elle, se dit qu'en espionnant il trouvera les clés du mystère. Pour sa part il est convaincu que ce sont des morceaux de son cadavre que la mer a rejetés.

Entre deux enquêtes, Reggie veut savoir aussi, mais, dans la multitude des services policiers de Los Angeles, des juridictions, des affaires non élucidées, des dossiers qui s'entassent, il n'est pas simple d'être un flic obsédé dépourvu de mandat.

Maîtrisant subtilement le vécu intime des personnages, avec une écriture "originale et prenante" – comme l'a noté le célèbre Michael Connelly –, Ruth Francisco construit ici un scénario impeccable et un excellent livre sur une ville, Los Angeles, dont le lecteur ressent physiquement géographie, humeurs et fonctionnements.

Ruth Francisco a étudié le chant et l'art dramatique à New York avant de s'installer sur la côte ouest où elle travaille dans la branche cinématographique. Elle est l'auteur d'un étonnant Confessions d'une accompagnatrice vers la mort et d'une biographie de Jacqueline Onassis.

Illustration de couverture : © Jason Levesque

ACTES SUD

Titre original :
Good Morning, Darkness
Editeur original :
Mysterious Press
© Ruth Francisco, 2004

© ACTES SUD, 2008
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-11557-9

RUTH FRANCISCO

Salut à toi,
ô crépuscule

roman traduit de l'américain
par Elisabeth Luc

ACTES SUD

*Pour John Houghton, qui a eu envie de
connaître la suite de l'histoire.*

Non seulement notre lumière est pleine de ténèbres,

Mais les ténèbres enflent avec la lumière.

*“Notre Seigneur est lumière, et il n’y a en lui pas de place pour les ténèbres”,
pourtant, c’est cette lumière inaccessible
qui engendre nos ténèbres.*

ISAAC DE L'ÉTOILE,
abbé cistercien du XII^e siècle.

I

VIGILES

C'est moi qui ai trouvé le premier bras. Les vagues ont déposé le second sur la plage de Malibu, à dix kilomètres au nord d'ici. Quant au reste du corps, il a sûrement été bouffé par les requins.

Les journaux attribuent la découverte à un type qui faisait son jogging et qui est arrivé après moi. Ça ne me pose aucun problème. Je suis en règle. Je suis même né ici, mais je n'ai pas envie de discuter avec des flics pour autant.

Deux ou trois fois par semaine, je me lève à quatre heures trente et je descends Washington Boulevard dans ma vieille Toyota cabossée, en direction de la plage. Je vais à la pêche. Il paraît que le poisson est trop pollué pour être mangé. Pourtant, il est meilleur que celui qu'on achète chez le poissonnier, et il est gratuit. En deux heures, avant d'aller travailler, je prends assez de bonites, de bars ou de barracudas pour nourrir ma famille et mes voisins pendant quelques jours. Quand je rapporte un flétan, j'en

donne un peu à Consuello Rosa, ma proprio, qui se montre alors plus tolérante sur les retards de loyer.

En général, je pêche depuis la jetée de Marina del Rey, au bout du bras de mer, parce que c'est calme et beau, là-bas. En fait, c'est pour ça que je vais à la pêche. Mes plus jeunes gosses préfèrent les hot-dogs et ma fille de quatorze ans refuse en bloc de manger ce que prépare sa mère. Résultat, je pêche pour moi seulement.

A la marina, je me sens envahi de cette paix que je ressentais à l'église, avant de découvrir qu'il était impossible de survivre en respectant leurs règles, en ce bas monde. Ça doit être de la joie que je ressens. Chaque fois que je vais à la pêche, je me dis que c'est incroyable qu'un Mexicain comme moi puisse se réveiller dans une bicoque de Culver City et, en cinq minutes de bagnole, déambuler devant des villas à un million de dollars, les plus somptueuses qui existent. Et qui ne sont pas dissimulées derrière de hauts murs couverts de barbelé concertina, comme au Mexique. On voit même dans leurs salons. Je ne suis pas jaloux de leur vie pour autant. Je suis heureux comme ça. Quand on a une demeure aussi somptueuse, il faut l'entretenir, employer des bonnes, des jardiniers, rembourser des crédits, souscrire des assurances, se soucier des tremblements de terre et des impôts fonciers. Moi, je profite de leurs jardins et de la beauté du paysage sans me préoccuper de rien. Le soir, tard, en m'endormant sur le canapé, pour ne pas réveiller les petits qui se sont glissés dans le lit avec ma femme, je ferme les yeux et je m'imagine en train de contempler la marina, à travers une baie vitrée, avec la lune qui se

reflète sur les voiliers et les vagues. Et je m'endors un sourire aux lèvres.

Le matin où j'ai trouvé le bras, j'avais décidé de pêcher depuis Venice Pier, pour changer. C'est à environ un kilomètre et demi au nord de la marina. Je me suis réveillé vers quatre heures, sur le canapé, un camion miniature dans les reins. Quand je suis arrivé à la plage, il faisait encore nuit. La lune se couchait au-dessus de l'océan, traçant un sillon blanc vers l'horizon. J'ai utilisé des restes de chorizo comme appât. Ça me donne l'impression de proposer une spécialité de chez nous aux poissons nés en Basse-Californie. Je ne veux pas qu'ils oublient d'où ils viennent. J'ai posé trois lignes, puis j'ai dévissé le bouchon de mon Thermos pour me servir du café. Appuyé sur les coudes, je ne pensais à rien de particulier. Je regardais la nuit noire se teinter de gris et la brume s'éloigner de la côte comme une mare qui s'assèche sur l'asphalte.

C'est alors que j'ai aperçu le bras.

Il gisait à six ou sept mètres du bord de l'eau, là où le sable est compact et lisse. C'est sans doute la marée qui l'avait déposé.

J'ai d'abord cru voir un tronçon de gouttière, comme celui que j'avais acheté chez *Home Depot*, quelques jours plus tôt, pour un boulot. Mais j'ai vite compris que c'était un bras. Je suis descendu de la jetée pour l'observer de plus près, espérant qu'il provenait d'un mannequin, tout en sachant au plus profond de moi-même que ce n'était pas le cas. Je n'ai pas eu à m'approcher beaucoup pour me rendre compte qu'il était trop bouffi pour être en plastique. C'était un bras gauche. Il ne dégageait

pas la même odeur que les phoques ou que la baleine échouée que j'avais vue quelques années auparavant, et qui empestait à plus de un kilomètre. Il faut dire qu'il faisait encore frais, ce matin-là. A ses poils fins, j'ai deviné que c'était un bras de femme. Elle avait les ongles couverts d'un vernis écaillé, nacré et transparent. Je suis le père d'une fille de quatorze ans, alors je sais qu'on appelle ça une *French manicure*. Elle portait une jolie bague à l'annulaire.

J'aurais sans doute pris la bague si elle n'avait pas eu les doigts aussi enflés. Après avoir vérifié qu'il n'y avait personne aux alentours, je me suis accroupi près du bras. Il avait une petite cicatrice sur le coude et des traces de morsures à l'intérieur du triceps, là où les poissons l'avaient grignoté. J'ai appuyé sur sa peau, qui ne s'est pas remise en place. Sa texture fragile et un peu glissante rappelait celle d'un champignon. Je n'ai pas ressenti de dégoût. Un peu de tristesse, peut-être, comme quand on s'arrête pour pousser un animal qu'on vient d'écraser au bord de l'autoroute et qu'on se rend compte qu'il s'agit d'une espèce qu'on ne rencontre plus beaucoup, un renard argenté ou un lynx.

En me relevant, j'ai vu les vagues déposer une rose blanche sur la plage. Elle n'avait presque plus de pétales et une longue tige, du genre de ces fleurs coûteuses que les gens achètent pour jeter de leur voilier avec les cendres d'un défunt.

Le soleil commençait à se lever. Une de ces matinées chaudes de printemps s'annonçait, de celles qui donnent l'impression que l'été est pressé d'arriver. Quelqu'un allait forcément passer par là, alors

je suis retourné auprès de mes cannes à pêche, sans quitter le bras des yeux. Au bout d'une demi-heure, un homme qui faisait son jogging l'a découvert à son tour, un homme blanc d'une quarantaine d'années qui courait sur la plage. Il avait l'air d'avoir mal aux reins. Je parie qu'il s'est réjoui d'avoir un prétexte pour s'arrêter. Il a touché le bras du bout du pied, comme s'il le soupçonnait d'être vivant. Ça m'a fait rire. Puis il a sorti un téléphone portable de sa poche.

Dès lors, c'est devenu *son* bras.

Une dame et ses deux chiens venaient vers lui. Le type lui a crié de les tenir en laisse. Elle a d'abord paru agacée, jusqu'à ce qu'elle remarque ce qui le mettait dans cet état. Le temps que les flics arrivent, un cercle de promeneurs et de chiens s'était formé autour du bras. Étrangement, les maîtres ne craignaient pas d'écoper d'une amende pour avoir promené leurs animaux sur la plage. Peut-être étaient-ils trop agités pour s'en soucier. Ils sont restés là, leurs chiens aboyant à tue-tête, jusqu'à ce que la police ordonne à tout le monde de dégager.

Vingt minutes plus tard, des inspecteurs en civil et le coroner ont déboulé. Ils ont passé une heure à trifouiller le bras, à prendre sa température, à le photographier. J'ai même vu l'un des inspecteurs se pencher pour le renifler. Enfin, ils l'ont glissé dans un sac en plastique bleu et l'ont emporté.

Le soir venu, j'ai raconté ça à mes gosses et à ma femme, ainsi qu'aux voisins des deux côtés, sans oublier mon cousin Paco, débarqué juste à temps pour le dîner. Ce n'est que plus tard, quand le silence s'est enfin installé sur la maison, tandis que je

buvais un verre de tequila, derrière le garage, sur la terrasse en briques que je compte terminer un de ces jours, que j'ai pensé à la femme à qui appartenait ce bras, en me demandant à quoi elle ressemblait.

Et je me suis rendu compte que je savais qui c'était.

Laura Finnegan se réveilla en sursaut, le cœur battant à tout rompre, son débardeur blanc trempé de sueur plaqué sur ses seins, le drap enroulé autour des chevilles. Avec une plainte sourde et tremblante, elle laissa sa tête retomber en arrière, sur l'oreiller. En sentant le sang pulser dans ses veines, elle imagina son cœur, avec son réseau de veines et d'artères, telle une pieuvre prise au piège qui agite ses tentacules. Une sourde migraine naquit derrière ses sourcils, formant une barre. La jeune femme s'épongea les aisselles du bas de son débardeur.

Quel cauchemar horrible...

Dès qu'elle eut retrouvé la maîtrise de ses gestes, elle se dressa sur les avant-bras et tourna la tête de côté.

Scott était endormi près d'elle, immobile et silencieux. Il n'était pas de ceux qui s'éveillent peu à peu aux sons familiers du matin – chants d'oiseaux, circulation, camions des éboueurs. Il dormait profondément, tel un enfant mort au monde, jusqu'à ce que le réveil se mette à sonner. Le drap blanc orné de bleuets couvrait son épaule et passait sous son menton. Ces draps fleuris étaient censés donner l'impression de dormir dans un champ de fleurs sauvages. Étrangement, la jeune femme ne s'en était

jamais rendu compte. Elle plissa les yeux et imagina un jeune garçon sommeillant sur le dos de son chien, dans un champ de fleurs sauvages, si mignon, si inoffensif.

Se rappelant ce qu'il faisait dans son cauchemar, elle frémit. Sa terreur persistait, la laissant épuisée, nauséuse, l'estomac noué.

Lentement, elle souleva le drap et admira les épaules, le torse, les cuisses et mollets musclés de Scott.

Il dormait sur le côté droit, face à elle, le bras posé sur l'oreiller, une jambe repliée, perpendiculaire à son corps, dans une posture d'escalade. Il avait le visage long, la mâchoire carrée, la peau bronzée, sous une tignasse blonde et raide. Laura remarqua des ridules dans son cou et au coin de ses yeux un peu trop rapprochés. Il avait tout du Californien juvénile.

Comme si elle venait de se piquer, Laura écarta vivement la main pour la porter à sa gorge. Jamais cauchemar ne lui avait fait aussi peur. Jamais non plus cauchemar ne lui avait paru aussi réel. Elle qui se rappelait rarement ses rêves ressentait encore celui-ci, avec ses effluves de marée rouge, à l'aube, de poisson pourri et d'algues rances. Même les yeux ouverts, elle voyait de vagues images en noir, blanc et rouge clignoter tels des signaux de détresse devant elle. La jeune femme discernait encore la froideur de son regard et ce rictus étrange qu'il affichait lorsqu'il était sur le point de jouir.

Pourtant, le visage enfoui dans son oreiller, il semblait innocent comme un bébé.

Scott était un homme généreux, un amant enthousiaste, quoique pas particulièrement audacieux. Il se disait fou d'elle. Beau, sportif, attentif et drôle,

il se comportait comme si elle était la seule qu'il ait jamais aimée. Les amies de la jeune femme affirmaient que, le jour où il la demanderait en mariage – ce qui ne faisait aucun doute dans leur esprit –, Laura devrait accepter. En disant cela, elles avaient toujours un air songeur, tout en se réjouissant pour elle, comme si elle avait gagné le gros lot, comme si seules quelques rares élues avaient la chance d'être aimées follement d'un homme tel que Scott.

Or, dans son cauchemar, Scott la foudroyait de ses yeux injectés de sang, du noir dans le cœur. Et cette image était bien plus vivace que celle de l'homme allongé à côté d'elle.

Était-il exact que les personnages qui peuplaient nos rêves étaient en fait des aspects de nous-mêmes ? Si Laura avait accepté depuis longtemps le côté obscur de sa propre personnalité, elle savait sans l'ombre d'un doute que rien dans son subconscient ne pouvait engendrer des images aussi terrifiantes.

Son subconscient lui disait-il que Scott était dangereux ? La mettait-il en garde contre lui ? Elle fouilla sa mémoire en quête de ce qui aurait pu lui faire peur, chez Scott. Certes, il était un peu jaloux. Il se rengorgeait dès qu'un autre homme posait les yeux sur elle, mais s'énervait quand cette attention se prolongeait un peu trop à son goût. Elle évitait de lui parler de ses collègues masculins, car elle détestait la façon dont son visage se figeait et dont il la fusillait du regard jusqu'à ce qu'elle lui explique que Ralph, Harry ou Tom était gay ou sexagénaire.

Mais la plupart des hommes n'étaient-ils pas ainsi ? Ne manquaient-ils pas de confiance en eux ? Scott était incapable de dissimuler ses sentiments. Il lui

reprochait des affronts imaginaires jusqu'à l'obsession. Le visage écarlate, il haussait le ton, en général de façon totalement excessive. Toutefois, il n'avait jamais dirigé sa colère contre elle ou levé la main sur elle. Jamais il ne lui avait hurlé dessus. Jamais.

Laura ne trouvait aucune explication à ce cauchemar. Les membres encore tremblants sous l'effet de l'adrénaline, un goût amer dans la bouche, elle n'avait plus l'impression que c'était un cauchemar.

Cela ressemblait plutôt à une prémonition.

Scott Goodsell était amoureux. C'était une certitude. Il avait envie de danser au milieu du parking de la banque, comme un sans-abri halluciné sur Venice Beach. Il était amoureux de la plus belle femme du monde. Une véritable déesse.

Scott se considérait comme un homme sensible, un homme d'après la libération des femmes, qui les respectait et les traitait en égales, sans pour autant nier leurs singularités. Il avait grandi au milieu de trois sœurs et les écoutait souvent pleurer sur leurs petits amis. A l'occasion, il avait même feuilleté des magazines féminins. Leurs récits d'abus sexuels le stupéfiaient, mais moins que tout ce que les femmes pouvaient acheter pour plaire aux hommes, des produits qu'ils n'appréciaient même pas, comme le parfum, le maquillage, ce genre de conneries. Il ne comprenait pas ces types qui lançaient des obscénités aux jolies femmes qui passaient dans la rue. Croyaient-ils vraiment qu'elles trouvaient ça sexy ? Ou bien éprouvaient-ils du plaisir à tourmenter celles qu'ils n'auraient jamais ?

Scott s'était toujours efforcé d'être honnête dans ses relations – du moins depuis quelques années. Quand il rompait avec une femme, il le faisait de vive voix, en douceur. Il lui assurait qu'elle était incroyablement désirable, mais que le problème venait de lui, d'une incapacité à s'engager sur laquelle il travaillait. En général, il restait en bons termes avec elles, souvent au point de pouvoir les appeler s'il se retrouvait sans rendez-vous un samedi soir.

Il avait même des amies. Certes, il avait couché avec la plupart d'entre elles, à un moment ou à un autre, mais ils étaient restés amis, et, à sa grande surprise, il se sentait plus proche d'elles que de ses copains.

Naturellement, il n'aurait jamais avoué être sensible, qualificatif qu'il trouvait castrateur. Il se sentait capable d'expliquer aux autres hommes le comportement exaspérant de leurs femmes et petites amies et répondait volontiers aux questions inquisitrices des femmes sur la gent masculine.

Scott avait eu son lot de conquêtes, mais, en dépit de sa grande compréhension des femmes, il n'avait jamais été amoureux.

Laura avait changé tout cela. Elle était belle à couper le souffle, mince et délicate, avec de longs doigts, un long cou et de longues cuisses. Ses cheveux bruns et raides lui tombaient jusqu'au milieu du dos. Quand, face à elle, il repoussait ses cheveux en arrière pour révéler ses yeux bleus perçants, il se noyait dans son regard.

C'était un Modigliani vivant. Il émanait une sorte de tristesse, de mystère, de ce corps détendu mais alerte, la tête légèrement inclinée, comme si elle

cherchait à saisir les paroles d'une chanson, au loin. A côté d'elle, il avait l'impression d'entendre de la musique, lui aussi.

Il aimait son efficacité, sa façon de ne jamais se plaindre. Pour son grand soulagement, elle ne parlait jamais de son travail. Toutes celles avec qui il était sorti passaient leur temps à jacasser sur leur carrière, la politique de leur entreprise, les délais à respecter, le sexisme de leurs supérieurs, qu'il soit avéré ou imaginaire. Ce n'est pas exactement ce qu'un homme a envie d'entendre après une longue journée. Laura, elle, ne le saoulait jamais avec ses règles, sa mère, ses ex. En fait, elle n'était pas très loquace.

Laura s'exprimait avec son corps. Scott trouvait ses mouvements enchanteurs. Avec elle, un geste aussi simple que ramasser un livre, traverser la pièce, devenait une chorégraphie – fluide, gracieuse, pleine de sens. Son sourire naissait sur ses lèvres pour s'étendre vers ses épaules, ses bras levés, jusqu'au bout de ses doigts. Il avait l'impression de voir une fleur se déployer en accéléré.

Durant toutes ses années de lycée et d'université, elle avait fait de la danse. Un jour, il lui avait demandé pourquoi elle n'était pas devenue professionnelle. Elle lui avait répondu qu'elle n'aimait pas être obligée de compter ses pas pour suivre le rythme de la musique. Ce qu'elle voulait, c'était danser, tout simplement.

Si étrange que cela puisse paraître, elle gagnait sa vie en tant que comptable. Scott aimait cette contradiction, chez les femmes. Elles semblaient parler simultanément deux langues révélant des aspects distincts de leur conscience.

Il avait un petit jeu qu'il adorait : il observait Laura tandis qu'elle se livrait à une activité simple, peler une orange, par exemple, et tentait de deviner ses pensées. Ensuite, il l'interrogeait. S'il avait vu juste, il l'aimait encore davantage. Et quand ils faisaient l'amour, il s'oubliait, totalement envoûté par les ondulations de son corps.

Ce devait être pour cela qu'il l'aimait. Quelles que soient ses préoccupations professionnelles et familiales, il suffisait qu'il la voie pour tout oublier, fasciné comme un pyromane devant un incendie.

Voilà, se dit-il, dans sa BMW blanche décapotable, en attendant pour tourner à gauche depuis Westwood Boulevard. Qu'est-ce qu'il attendait ?

Il appuya sur l'accélérateur et s'insinua dans la file de droite pour profiter d'un feu orange. Deux blocs plus loin, il s'arrêta devant la boutique d'une fleuriste malgré l'interdiction de stationner. Il se rua à l'intérieur pour acheter une douzaine de roses rouges à longue tige. Au moment où l'employée finissait d'envelopper le bouquet de papier argenté, il lui demanda d'ajouter une rose blanche, comme ça, sur une impulsion. Il ignorait pourquoi, mais cela lui semblait bien.

Sautant dans sa voiture, il fonça ensuite vers la plage et tourna vivement sur le parking d'un magasin d'alcool.

C'était le genre de boutique miteuse qui réalisait le plus gros de sa recette en vendant des cochonneries à manger, de la bière et des billets de loterie. Toutefois, dans un réfrigérateur caché tout au fond, Scott dénicha une dizaine d'excellents champagnes. Ils étaient hors de prix, bien sûr, mais quelle

importance ? C'était un événement unique, dans sa vie. Il opta pour une bouteille de dom pérignon.

Scott fit la queue derrière un ouvrier de chantier qui voulait des cigarettes et une femme trop chaudement vêtue qui sentait l'urine, mais il les remarqua à peine. Il balaya les rayons du regard en se dandinant. Que restait-il encore à organiser ? Le dîner. Réserver une table, puis appeler Laura pour lui donner rendez-vous. Mais où ? Il fallait que ce soit parfait. L'ambiance comptait davantage que la cuisine. Chez *Geoffrey*, à Malibu, au bord de l'eau, une petite salle intime. Il appela les renseignements et fut mis en relation avec le restaurant où il réserva pour sept heures. Laura aimait dîner tôt. Bon Dieu que tout ça était palpitant !

Ensuite, il contacta Laura à son bureau.

— Bonjour, Laura à l'appareil, énonça-t-elle de son ton lascif.

— Un dîner, ça te dit ? suggéra Scott d'une voix qu'il voulait sexy.

Elle eut un moment d'hésitation, mais Scott n'y accorda pas d'importance. Sans doute se préparait-elle à recevoir un client.

— D'accord, répondit-elle enfin.

— Je passe te prendre vers six heures et demie. Il brûlait d'impatience de la voir.

Irrité, le vendeur posa sur Scott un regard indiquant qu'il détestait les téléphones portables et encore plus ceux qui s'en servaient. Scott rangea l'appareil dans sa poche, puis il régla le champagne en espèces, ce qui lui arrivait rarement. Il était sur un petit nuage.

Il démarra la voiture. Que manquait-il encore ? Une bague. Celle-là, elle était prévue depuis longtemps. Laura allait l'adorer. Quatorze ans plus tôt, sa grand-mère la lui avait donnée avant de mourir. Scott n'avait que seize ans, à l'époque, mais, par miracle, le bijou se trouvait encore dans son tiroir à chaussettes, dans un écrin en cuir fendillé gaufré d'or. Cette bague avait une histoire passionnante. Pour fuir les nazis, les grands-parents de Scott avaient gagné la Suisse en s'arrêtant dans une bijouterie, quelque part en France, à Grenoble, s'il se souvenait bien. Avant d'aller chercher la jeune femme, il appellerait sa mère pour se faire confirmer les détails. Laura adorait les histoires.

Vingt minutes avant la visite d'une maison à Brentwood, il se précipita chez lui pour mettre ses roses dans l'eau, après avoir coupé les tiges en biais, comme il avait vu faire Martha, sa sœur aînée.

Soudain, il s'arrêta net, le cœur battant à tout rompre. Il ne s'était pas senti aussi chaud bouillant depuis qu'il avait surfé à Banzai Pipeline*, à Oahu. C'était génial. Mais ça faisait combien d'années, déjà ? Deux ? Trois ? Bien trop de temps entre deux sensations fortes, en tout cas. Qu'avait-il donc fait de sa vie ?

Il balaya son appartement du regard : une déco dans les tons beiges, avec des tapis berbères et des meubles de motel laissés par un camarade étudiant après son déménagement. Sa planche de surf était appuyée contre un mur. Scott n'avait jamais eu le temps d'accrocher des cadres. Il refusait d'épingler

* Prestigieux spot de surf situé à Hawaïi. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

des posters, comme un adolescent, mais n'avait pas non plus pris la peine de réfléchir à ce qu'il pourrait exposer.

En songeant qu'il allait devoir renoncer à tout ça, il se mit à rire. Grandis un peu, Scott ! Mais avait-il pris la meilleure décision ? Était-ce la femme idéale ?

Oui. La réponse était évidente. Jamais rien ne lui avait semblé plus évident. Oui, il allait la demander en mariage.

Je suis pas un pervers, moi. Je suis pas du genre à épier les gens par la fenêtre. Mais si quelqu'un laisse ses volets ouverts, le soir, ou bien se lève de bonne heure, le matin, et ouvre la baie vitrée pour faire sortir le chien, je regarde. Impossible de faire autrement.

Ainsi, il y a environ huit mois, j'ai remarqué une jeune femme qui se levait aussi tôt que moi. Elle habitait au bout de Marina Peninsula, dans une vieille maison Craftsman* sur deux niveaux, couverte de bougainvillées qui faisaient comme une nuée rose. Elle louait la partie située au-dessus du garage. C'était très bien. Il y avait d'immenses fenêtres donnant sur le canal et une terrasse avec des roses blanches et de la lavande en pot.

La première fois que je l'ai remarquée, c'était un matin. Elle était dans la cuisine, vêtue d'un débardeur

* *Craftsman bungalow*, résidence pratique et économique conçue aux Etats-Unis dans le sillage du mouvement Arts et Métiers (1920-1960), en réaction contre les excès de l'ère victorienne.

blanc. Elle préparait du café. Elle avait un peu moins de trente ans et était très jolie. Avec ses longs cheveux bruns et sa raie au milieu, elle ressemblait à une princesse. Mais elle semblait très seule. Beaucoup de femmes de son âge ont cet air-là. Qu'elles soient riches ou pauvres, célibataires ou mariées, elles semblent un peu déçues par la vie.

C'était le seul logement éclairé de l'extrémité de la péninsule, de sorte que mon regard a été attiré vers elle. Elle avait quelque chose dans sa façon de se mouvoir, une sorte de grâce, comme si elle était encore endormie. Ma canne à pêche appuyée sur le bout de ma botte, je suis resté là, fasciné. En attendant que l'eau boue, elle a donné à manger à une tourterelle perchée sur les bougainvillées, devant sa fenêtre. L'oiseau prenait la nourriture dans sa main. Puis elle s'est absentée de la cuisine pour revenir avec une brosse à cheveux. Elle s'est brossé les cheveux en regardant l'océan. Elle semblait y prendre plaisir. Si elle s'était tournée dans ma direction, elle m'aurait vu, mais elle ne l'a pas fait. Elle regardait vers Catalina, comme si elle attendait que le brouillard se lève pour pouvoir contempler son pays natal.

Dès lors, quand je venais à la jetée, je la cherchais des yeux, et elle était là. Elle suivait toujours le même rituel : café, oiseau, brosse. Quand il faisait chaud, elle relevait ses cheveux en chignon au-dessus de sa tête, cambrant son long cou, les bras et les épaules tendus. Elle souriait et fermait les yeux comme si elle s'imaginait qu'on lui faisait un baiser dans le cou. Moi, je pensais pas à l'embrasser dans le cou. J'étais pas comme ça. J'aimais bien l'observer, comme on observe les aigrettes du Grand

Canal en train de patauger dans la vase, à marée basse.

D'après mes amis, je suis un philosophe. J'aime bien observer les choses et méditer dessus. C'était comme ça, avec elle, elle me faisait réfléchir à des trucs.

Parfois, je m'inquiétais, parce qu'elle vivait seule et qu'elle semblait si triste. J'ai jamais bien compris pourquoi les Blancs voulaient vivre seuls. Moi, je dois faire attention où je mets les pieds, quand je déambule dans la maison, mais je ne me vois pas rentrer sans trouver personne, mes gosses, ceux des voisins, ma femme, sa sœur, mes deux cousins, ou quelqu'un qui serait venu dîner. Penser à toutes ces femmes seules, ça m'angoisse autant que quand on commence à ressentir des petits tremblements de terre répétés. Je me demande comment ces femmes ont pu être meurtries au point de préférer être seules plutôt que de mettre en péril leur cœur et leur corps. Peut-être qu'elles aiment ça. J'aime bien pêcher seul, moi. C'est peut-être la même chose pour elles. Mais j'en doute.

Après avoir trouvé le bras, je ne l'ai plus revue. J'ai essayé de me convaincre qu'elle avait emménagé avec ce beau garçon que je voyais de temps en temps, celui qui buvait son café d'une main tout en lui caressant les seins de l'autre.

J'avais peur d'admettre la vérité que je sentais au fond de moi : la fille avait été séparée de ses bras.

Au téléphone, Laura perçut l'enthousiasme de Scott au ton de sa voix. Sans doute avait-il obtenu

une promotion, gagné une nouvelle moto ou tout autre jouet, ou bien un de ces séjours de récompense que son bureau offrait à ses vendeurs pour les motiver. Elle ne lui posa pas la question. Elle n'était même pas curieuse de le savoir. Scott adorait lui annoncer ces choses-là en personne, avec force détails, tel Monsieur Loyal.

Laura aimait bien Scott. Elle appréciait son énergie juvénile. Elle appréciait d'être aussi bien traitée. Peut-être l'aimait-elle, même.

Elle enfila une courte robe noire à petites bretelles fines. Avec sa poitrine menue, elle pouvait se le permettre. C'était drôle, ces conventions tacites : les gros seins devaient être soutenus, tandis que les petits seins pouvaient respirer sous le fin tissu sans que personne n'y trouve à redire.

Cette robe lui donnait l'impression de ne rien porter du tout – d'être plus forte mais affichée – et c'était exactement ainsi qu'elle voulait se sentir quand elle lui parlerait. Elle voulait être à la fois vulnérable et forte. Elle voulait sentir sa douleur et être plus belle que jamais quand elle le ferait souffrir.

Ce serait sa façon de se venger de ce qu'il lui avait infligé dans son rêve.

En arrivant au restaurant, Scott donna un pourboire généreux au voiturier, au portier et au maître d'hôtel. Il fallait que tout soit parfait. Il obtint une table en terrasse et commanda un vin coûteux.

Laura était si belle, dans cette robe noire qui ressemblait à une nuisette, avec ses cheveux relevés en chignon, ses yeux bleus comme des eaux

tropicales, sa bouche rouge, ses épaules graciles et attrayantes, et son unique bijou, une perle noire qu'il lui avait rapportée de Tahiti, en forme de poire, qui se nichait entre ses seins.

Scott avait envie de lui donner la bague pour la voir orner sa longue main gracieuse, tandis qu'elle lèverait son verre de vin, pendant le repas. Mais il savait qu'il était censé attendre la fin du repas, se mettre à genoux avant que le serveur n'apporte le dessert et le café, puis il commanderait du champagne pour célébrer l'événement.

Ils mangèrent en silence. Elle avait choisi le bar avec une sauce à la mangue, et lui le carré d'agneau.

Tandis que le serveur débarrassait les assiettes, Scott sentit son cœur s'emballer, la sueur perler sous le col de sa chemise. Mais il n'ôta pas sa veste. Par où commencer ? Il avait préparé un petit discours sur la maturité, le temps de trouver une place dans la société, de partager sa vie avec la femme idéale, mais tout ça lui semblait trop cliché, maintenant. Il lui fallait des mots plus authentiques, qui diraient à Laura combien elle le rendait heureux.

Soudain, la jeune femme prit la parole :

— Scott, j'ai quelque chose à te dire. Le moment est peut-être mal choisi, mais ce ne sera jamais le bon moment, je suppose.

— Je t'écoute, répondit-il après une seconde de surprise initiale.

Peut-être Laura était-elle enceinte. Malgré le choc, ce serait une nouvelle merveilleuse. Ils fonderaient vite une famille. La mère de Scott serait ravie. A moins qu'elle ne compte le demander en mariage ? Il adorait cette façon qu'elle avait de le surprendre

sans cesse, ses secrets, ses petites révélations... Il patienta tandis qu'elle cherchait les mots justes.

— Tu sais ce que je pense de toi...

— Non, dis-le-moi, coupa Scott avec un sourire de biais qu'il avait mis au point devant son miroir, adolescent, pour draguer les filles, un sourire qui faisait partie de lui et dont il se servait aujourd'hui pour vendre des maisons. Tu sais bien que j'adore entendre parler de moi.

Ce commentaire la fit sourire à son tour, inondant le corps de Scott d'une douce chaleur.

— Tu es merveilleux, reprit Laura. Généreux, gentil et séduisant...

— Et je suis une bête sexuelle.

— Aussi, c'est vrai. Je n'ai jamais connu d'homme plus merveilleux que toi.

— Eh bien, merci, dit-il.

Il n'avait pas l'habitude de rougir. Ses sens étaient en émoi, une onde de chaleur lui envahit le bas-ventre, au point qu'il eut envie de lui sauter dessus et de la prendre.

— Mais je crois qu'on ne devrait plus se voir.

Scott eut l'impression de recevoir un coup de poing en plein visage. Ses oreilles se mirent à bourdonner. Son estomac brûlait, menaçant d'exploser. Il demeura sans voix.

— Ce n'est pas que je ne tienne pas à toi, mais je ne me sens plus à l'aise. Mieux vaut tout arrêter avant que la situation ne dégénère.

— Comment ça, qu'elle dégénère ? cria-t-il presque. Comment pourrait-elle dégénérer ? Je veux t'épouser.

Ce fut au tour de la jeune femme d'être étonnée, mais elle secoua la tête et reprit :

— Non. C'est trop tard.

— Trop tard ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu couches avec un autre ?

Plusieurs clients les observèrent, les sourcils arqués.

— Non, pas du tout. Calme-toi, Scott. Je n'ai pas d'autre homme dans ma vie.

— Alors pourquoi ? Je ne comprends pas. Explique-moi !

Il fut parcouru d'un frisson. Il avait l'impression qu'il allait peut-être perdre le contrôle de la situation, comme s'il roulait sur du verglas.

— J'ai fait un cauchemar.

Scott se figea, puis se mit à rire trop fort. Tout allait s'arranger, finalement.

— Donc... Tu as fait un cauchemar ?

— Un cauchemar horrible. C'était la dernière fois que tu as dormi chez moi.

Une sensation désagréable, proche de la jalousie, s'empara de lui. Il la chassa vite. De toute évidence, Laura était bouleversée. Il devait l'écouter.

— Tu as rêvé de quoi ?

— J'ai rêvé que tu me tuais.

Scott s'interrompit, puis s'esclaffa avec chaleur, plein d'assurance. Comme il l'aimait, avec sa mine si grave, son cou tendu, son air vulnérable. Il eut envie de se pencher pour embrasser cette partie d'elle qui le rendait fou, là où le cou rejoignait l'épaule.

— Tu ne vois donc pas que c'est une métaphore ? C'est évident. Tu as peur, en m'épousant, de perdre

une partie de toi-même. Une partie de toi-même sera tuée, en quelque sorte.

Il lui prit la main.

— Ça n'arrivera pas, dit-il. Je te le promets.

Laura dégagea lentement sa main de la sienne.

— Dans mon rêve, tu étais obsédé par moi, tu me harcelais, avant de m'assassiner brutalement.

Ce terme d'assassinat le piqua au vif, lui coupa le souffle.

— C'est pas possible ! cracha-t-il. Tu as encore plus peur que moi de t'engager, et pourtant je suis le tombeur de L. A., le lecteur type de *Playboy*.

Laura fit une moue.

— Quand je te regarde, même maintenant, je vois ton visage tel qu'il était au moment où tu allais me tuer, tes yeux pleins de haine. Je ne veux pas que tu me haïsses à ce point. Je ne le supporterai pas.

Il vit ses lèvres trembler tandis qu'elle croisait les bras sur sa poitrine, une main sur chaque épaule. Sa peur transperça le cœur de Scott.

— Laura, chérie, je t'aime. Jamais je ne pourrais te haïr. Ce n'était qu'un cauchemar.

— Pas seulement. J'avais l'impression que c'était vrai.

— Oublie ça, mon cœur.

— Je n'arrive pas à oublier. Peu importe si ce n'était qu'un rêve. Plus jamais je ne me sentirai à l'aise en ta compagnie. Pas totalement. Je me demanderai toujours quand tu te mettras à me haïr... Quand tu me haïras au point de m'assassiner.

Encore ce mot. Il réprima la boule de colère qui se formait dans sa poitrine. Il fallait qu'il la convainque.

— Laura, je suis là, en chair et en os, énonça-t-il avec précaution. Et je ne pense qu'à une chose : à quel point je t'aime. Je veux t'épouser. Je veux avoir des enfants avec toi. Je veux vivre avec toi jusqu'à ce qu'on soit vieux et moches, et que nos dentiers s'entrechoquent à chacun de nos baisers. J'allais te demander en mariage, ce soir. J'ai même la bague dans ma poche.

Il glissa une main dans sa veste et en sortit l'écrin en cuir craquelé qu'il ouvrit. C'était une bague ancienne, un solitaire à la fois simple et superbe. Il posa l'écrin au centre de la table pour qu'elle puisse l'admirer, puis caressa doucement la main gauche de la jeune femme.

Ses doigts tremblaient, froids comme la glace. Il plongea dans son regard.

— Qui vas-tu croire ? Un cauchemar ou moi ?

Une fois, je me suis fait prendre. Le type qui habite le devant de la maison est un célèbre sculpteur qui vient de Belgique, je crois. Un type trapu avec des cheveux blancs en bataille et une moustache blanche en guidon de vélo. C'est le propriétaire. J'ignore pourquoi il était levé, de si bon matin. Peut-être sortait-il droit d'un rêve, pris d'une inspiration et voulait-il se mettre au travail.

Le terrain sablonneux situé à côté de sa maison lui sert d'atelier. C'est toujours jonché de bûches et de pièces inachevées, de gros morceaux de bois vissés les uns aux autres. Sur un côté de ce terrain, il y a une cabane bon marché pleine d'outils.

Comme d'habitude, je me tenais près de la haie de buis, à observer la fille, tandis que l'aube rose se reflétait dans la fenêtre de la cuisine. Son visage semblait flotter dans les nuages. Elle ressemblait à une déesse, en train de se brosser les cheveux, souriant à un pauvre pêcheur mexicain, en contrebas.

C'est alors que le sculpteur m'a vu. Il était pieds nus et portait un pantalon de jogging gris aux jambes coupées. Son torse était parsemé de poils gris et blancs et ses sourcils broussailleux étaient froncés au-dessus de ses yeux. Il a remarqué que je la regardais. Il a ramassé une hache posée près de la cabane, en a saisi le manche à deux mains et, levant les bras au-dessus de sa tête, a planté l'outil dans une bûche. Son corps a frémi. Il a levé la tête et m'a foudroyé des yeux.

J'ai reculé et je suis parti en courant.

Plus tard, j'ai voulu aller m'expliquer, dire à ce type que j'étais pas un voyeur, que je ne me touchais pas en regardant cette fille, ni même après, en pensant à elle. Je voulais lui dire que j'étais pas comme ça, qu'elle était pour moi comme le matin, sacrée et sublime. Il comprendrait peut-être. C'était un artiste. Mais peut-être pas, et il faisait peur, ce salaud.

Je suis resté à distance pendant environ une semaine. J'allais à la pêche un kilomètre et demi plus au nord, près de Venice Pier. Mais j'ai bientôt senti que je me privais de quelque chose. Je me comportais en coupable, alors que j'avais rien fait. Ça me rendait fou, comme quand les gens nous regardent, nous, les Mexicains, d'un air de dire qu'on n'a pas le droit de vivre ici, comme si on était

des rats, par exemple. Je me disais que, au pire, il pouvait appeler la police. Je me fondrais parmi les autres pêcheurs et ils ne sauraient jamais qui je suis.

Alors je me suis remis à pêcher sur la jetée de la marina et à me promener avant l'aube devant les maisons à un million de dollars, les aigrettes du Grand Canal, la fille qui se brossait les cheveux. Mais je restais moins longtemps à l'observer, juste assez pour avoir cette sensation qu'on a quand on regarde une éclipse ou une pluie d'étoiles filantes, une sensation de crainte et de respect, face à quelque chose d'à la fois beau et inconnaissable.

Je n'ai plus jamais revu le sculpteur. Pas le matin, en tout cas. Il pensait sans doute m'avoir effrayé. Peut-être savait-il que j'étais inoffensif, qu'il n'y avait pas de quoi se lever si tôt.

Quelques semaines plus tard, j'ai trouvé le bras.

— Ce n'est pas parce que tu ne crois pas à ce cauchemar qu'elle n'y croit pas, elle. J'ai l'impression qu'elle a vraiment peur.

— Y a pas eu de cauchemar, bordel ! Elle voulait simplement rompre avec moi et a trouvé cette excuse bidon, c'est tout.

Scott ne buvait pas souvent, mais c'était la chose à faire, quand on se faisait larguer, non ? Aller dans un bar avec un pote et se bourrer la gueule, et peut-être ramener à la maison quelqu'un qui ne vous briserait pas le cœur. Il appela Peter Flynn, un gestionnaire de crédit à la Bank of America avec qui il avait sympathisé quelques années plus tôt. C'était un homme aux traits ordinaires, au teint terreux,

mais vraiment sympathique, le genre de type avec qui on pouvait s'épancher, qui vous regardait vous saouler sans vous donner l'impression d'être une ordure et qui ne vous le ressortait pas des années plus tard. Ils se rendirent chez *Brennigan*, un pub irlandais de Lincoln Boulevard. Là-bas, on ouvrait la porte de service à six heures du matin pour les vrais buveurs, ceux qui se réveillent à cinq heures la gorge sèche, le cœur palpitant, avec les mêmes vêtements depuis deux jours, et qui sortent du lit en trébuchant pour trouver à boire et atténuer leur souffrance. C'était le genre d'endroit où les buveurs ont tous l'air d'avoir soixante ans, accoudés au bar, perchés sur leurs tabourets comme des pigeons sous la pluie. C'était le genre d'endroit qui donnait l'impression d'entrer dans une station de métro désaffectée, sale et sombre, comme si elle abritait toutes vos mauvaises pensées et vos mauvais sentiments.

En entrant dans le bar, Peter écarquilla les yeux. Quand Scott se dirigea vers une table, dans un coin, il haussa les épaules et le suivit. Il était comme ça, Peter, pas compliqué.

Aucun des deux hommes ne semblait avoir un estomac de buveur. Scott était trop énervé et Peter n'aimait même pas l'alcool. Ils sirotèrent leurs Dos Equis, laissant la tequila reposer, attendant un instant de courage.

— Je veux juste savoir pourquoi elle a rompu avec moi, gémit Scott. C'est pas trop demander, non ? Quand on renvoie un pull chez *J. Crew**, ils veulent

* Catalogue de vente par correspondance.

savoir pourquoi, non ? On leur doit une explication. Je mérite une explication, moi aussi, non ?

— Laura n'est pas un pull, Scott. C'est une femme. Elle a ses propres raisons. Si elle ne veut pas te dire pourquoi, ça la regarde. Tu dois l'accepter. Tu ne la feras pas changer d'avis.

— Je l'accepterai, mais je veux d'abord savoir pourquoi.

Scott savait que ce n'était pas vrai. Si elle lui disait ce qu'elle lui reprochait, il pourrait changer, et elle le reprendrait. Ne lui avait-elle pas dit qu'elle rêvait d'un monde plus romantique, où les hommes gagneraient le cœur des femmes par la galanterie et les actes de bravoure ? Non, il n'accepterait pas. Il allait se battre.

— Tu vas te rendre fou, fit Peter, qui se mit à déchiqueter sa serviette comme si c'était Scott qui le rendait fou.

— Je crois qu'elle me met à l'épreuve.

— Comment ça ?

— Elle veut que je lui prouve combien je l'aime.

— En l'agaçant ?

— Nom de Dieu ! fit Scott en frappant des deux mains sur la table, outragé, le corps tendu, prêt à bondir. Je ne l'agace pas ! Je l'aime. Pourquoi tu la défends ?

Le barman les regarda, glissant les mains sous le bar.

Peter soupira. Il ne savait jamais quoi faire quand Scott se mettait dans cet état. Il attendit que la veine cesse de pulser dans le cou de Scott et qu'il s'écroule sur son siège.

— Scott, si elle ne veut plus être avec toi, pourquoi diable veux-tu être avec elle ? C'est terminé.

Scott finit sa tequila, froissa sa serviette et la jeta sur la table. Non, ce n'était pas terminé. Loin de là. Il devait savoir pourquoi elle l'avait largué. C'était comme un bouton d'acné qu'il fallait percer, même si tout le monde lui disait de ne pas y toucher. Il avait besoin d'éprouver la satisfaction que procurait cette souffrance, l'affreuse vérité, ce qu'elle voyait en lui qui le rendait détestable.

Il fallait qu'il sache.

Il ne pensait qu'à ça.

M. Johnson, le chef de service de Laura, la convoqua dans son bureau. Avait-elle un problème ? Pouvait-il l'aider en quoi que ce soit ? s'enquit-il, un sourire lubrique sur son visage mou. Les appels téléphoniques personnels de la jeune femme distrayaient les autres employés. De même que les fleurs qu'elle refusait ou jetait à la corbeille. La réceptionniste était contrariée et menaçait de démissionner. La pauvre avait dû appeler la sécurité, la semaine précédente, lorsque l'ami de Laura s'était présenté en exigeant de la voir. En tant que chef de service, M. Johnson ne voulait pas perdre Laura, mais son travail pâtissait de cette situation. Voulait-elle prendre des congés ? Peut-être devrait-elle s'entretenir avec quelqu'un des ressources humaines qui l'orienterait vers un service compétent ? Il existait des lois contre le harcèlement, en Californie. Elle pouvait obtenir une aide juridique.